Jean-Pierre VANÇON

Le chemin de l’Espérance

« Le chemin de l’Espérance » est le récit d'une jeune femme déchirée par le chagrin, qui raconte ses amours chaotiques et la quête de son père, qui la mènera jusqu'au Mexique.

DOM Éditions

Copie et reproduction interdites

Infographie : Bénédicte AMMAR
Révision : « ORTHOGONE - Français professionnel »[1]

[1] Voir « Quelques principes de révision » en fin de livre.

Copie et reproduction interdites

Préface

Écrit entre juin et décembre 2007, relu plusieurs fois entre l'été 2008 et l'été 2009, « Le chemin de l'Espérance » tient une place toute particulière parmi les écrits de Jean-Pierre Vançon. D'abord baptisé « Mon père ce minable », parodiant ainsi le célèbre « Mon père ce héros » de Victor Hugo, le livre a pris tout récemment son titre définitif, à l'issue d'une ultime relecture.

L'une des originalités de cette fiction réside dans la forme de l'écriture. Ici, l'auteur ne va pas décrire les mésaventures de ses personnages, comme on le fait le plus souvent, tel un simple spectateur extérieur qui raconte une histoire. Il se met dans la peau de son héroïne elle-même et prend la plume au féminin. Ainsi, le texte commence par une courte présentation : « Je m'appelle Chloé Blindermann. J'ai vingt-trois ans. Je suis alsacienne ». Le ton est donné. Au fil du déroulement des événements, cela lui offre la possibilité d'émailler son texte de phrases déjantées qui collent parfaitement avec ce que pourrait écrire la pétulante Chloé. Tel ce joli extrait : « *Mon sang n'a fait qu'un tour. Je crois même qu'il n'a pas eu le temps de faire un tour complet.* »

Jean-Pierre Vançon a judicieusement choisi certains noms propres. Pour Chloé, il voulait un nom de famille à consonance alsacienne. Le nom Blindermann lui a permis de jouer avec les surnoms. On peut ainsi passer allègrement de « Chloé la fille blindée » à « Chloé la bigleuse ». Quant à l'odieux chef du laboratoire, surnommé « le négrier », il s'appelle Schwartz. Il n'y a que le gamin que Chloé appelle « le petit con » dont on ne connaîtra jamais le prénom.

Lorsqu'il a fallu choisir l'endroit où habitait Chloé, l'auteur avait longuement hésité. Un temps, il avait envisagé de la faire habiter

rue du Schnokeloch qui, pour les alsaciens, évoque le célèbre « Hans im Schnokeloch », « Hans le jamais content ». Mais très vite, la rue de l'Espérance à Illkirch, dans la banlieue de Strasbourg, s'est imposée comme une évidence, pour faire mieux ressortir la désespérance profonde dans laquelle l'héroïne se débat.

Les paysages décrits par Jean-Pierre Vançon tentent d'être au plus près de la réalité. La découverte des rues de Mexico par Chloé le jour de son arrivée correspond très exactement à la promenade faite par l'auteur un dimanche de 1993, lors d'une de ses nombreuses missions là-bas, où il avait eu l'opportunité d'être invité à la table d'un ancien Président du Mexique.

La rencontre de Chloé et d'un cercle de philosophes amateurs mexicains va nous plonger dans des réflexions poétiques sur l'univers et sur la vie, qu'il sera intéressant de comparer avec celles de l'essai intitulé « Le dernier dialogue ».

M. Gaigney

À l’Alsace, accueillante et fière.

À la vie, qui nous réserve parfois de drôles de surprises.

À l’espérance.

À mon père, ce héros.

Copie et reproduction interdites

Copie et reproduction interdites

Chloé la bigleuse

La vie, c'est une vraie galère. Une galère, c'est une puissante embarcation qui avance sur les océans déchaînés, contre vents et marées. Mais elle ne progresse qu'à la sueur des forçats qui y mettent toute leur énergie, jusqu'à l'épuisement. Et moi, je suis à fond de cale, sur les bancs des rameurs. Je ne sais pas pourquoi… Je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter ça…Le garde-chiourme frappe les galériens à tort et à travers et je prends beaucoup plus de coups de fouet que les autres. Qu'est-ce qu'il me veut, ce salopard ? Il veut que je rame plus fort ? Que je rame plus vite ? Quelle malédiction ! La vie, c'est une drôle de galère…

Je m'appelle Chloé Blindermann. J'ai vingt-trois ans. Je suis alsacienne. Ne croyez pas que toutes les Alsaciennes sont des blondes aux yeux bleus et à la peau blanche. Ne vous imaginez pas non plus que toutes portent la grande coiffe noire typique du folklore alsacien, que l'on rencontre sur les stands où l'on vous vend les bouteilles de riesling et de gewurztraminer et les moules à kugelhopf fabriqués à Betschdorf ou à Soufflenheim. Non, moi, je suis une Alsacienne grande et brune, sans coiffe et sans poterie de Soufflenheim.

Je vis à Strasbourg. Enfin non, pas à Strasbourg même. J'habite dans une banlieue qui s'appelle Illkirch, pour être plus précis. Mais Illkirch ou Schiltigheim, vu de Paris, de Bordeaux, de Mexico ou d'ailleurs, ça se prononce « Strasbourg ». Ça se complique surtout quand on précise « Illkirch-Graffenstaden » … Mais qu'importe ! J'habite une petite maison à colombages pleine de charme, dans une petite rue tranquille. C'est la maison qui avait appartenu à mes grands-parents, le père et la mère de maman. Mon adresse, c'est rue

de l'Espérance, à Illkirch… Quel joli nom, rue de l'Espérance ! Comme s'il y avait un espoir quelconque dans cette chienne de vie…

J'aurais mieux fait d'habiter à la Montagne-Verte, rue du Schnokeloch… Le Schnokeloch, le « trou à moustiques ». Je traduis pour les Parisiens. La patrie du Hans, le jamais content. Hans im Schnokeloch… Au moins, j'aurais eu des raisons de chialer…

J'habitais rue de l'Espérance avec ma grand-mère et maman. Trois générations de femmes. Pas d'homme : mon grand-père était mort lorsque j'avais deux ans. Heureusement, il y avait une grande photo de lui posée sur le buffet du salon, pour perpétuer son souvenir. Mon père ? Je n'avais pas de père. Je ne savais pas ce que c'était qu'un père. Un jour, au catéchisme, le curé nous avait parlé de « Dieu le Père ». Alors moi, avec ma naïveté de gamine haute comme trois pommes, j'avais demandé si mon papa à moi, c'était Dieu. Embarras du curé et fou rire général parmi les autres gosses. Les copains, ça n'a jamais la moindre pitié.

En classe, un garçon s'est mis à m'appeler « la fille blindée ». Blindermann, « la fille blindée » … Quel crétin… Un autre m'a surnommée « Clouée ». Chloé clouée… De bien mauvais jeux de mots ! Plus tard, ceux qui parlaient le dialecte alsacien ou l'allemand ont commencé à m'appeler « la myope », « l'aveugle », « Chloé la taupe », « Chloé la bigleuse », « Cloclo la miraude ». Ou même « Œil de lynx », par dérision. Tout y est passé… Chloé Blindermann… « Blind », ça veut dire « aveugle » en langue germanique. D'un certain côté, ces moqueries m'ont aidée à m'endurcir.

Au collège, en biologie, quand on a étudié la reproduction, on a parlé des bizarreries et des exceptions. L'escargot est hermaphrodite : il peut être père et mère à la fois. Le petit escargot a un père et une mère, mais il ne peut pas savoir lequel il faut appeler « papa » et lequel est « maman ». Curieux, non ? Mais il y a plus intéressant encore. Chez les abeilles, les faux bourdons sont

conçus par parthénogenèse : ils ont une mère, la reine, et pas de père. Serais-je un faux bourdon égaré parmi les humains ? Maman serait-elle pareille à la reine des abeilles ? Et il y a encore plus fort. Le dragon de Komodo est un être extraordinaire. En temps normal, une femelle fait ses enfants avec un mâle, comme tout le monde. Mais on raconte que cette même femelle, en captivité pendant plusieurs années, est capable de faire un enfant toute seule, sans le moindre mâle à proximité. C'est terrible, non ?

La biologie, quelle bêtise ! En réalité, mon père s'était évaporé et j'étais assez grande désormais pour ne pas croire à n'importe quelle fable.

— Maman, c'est qui, mon papa ?

— C'est pas important, mon poussin… Un jour, je te raconterai…

— Pourquoi pas aujourd'hui ?

— Quand tu seras plus grande…

Mon père biologique avait foutu le camp quand j'étais née ou même peut-être avant. Les mecs sont des dégonflés. Pourtant, elle était chouette, maman. Et moi, je crois que j'étais une gamine assez gentille. Comment ce moins que rien avait-il pu nous abandonner, ma mère et moi ?

Maman travaillait beaucoup. Elle devait se rendre tous les jours jusqu'à Schiltigheim, en passant par le centre-ville. Moi, mon collège n'était pas très loin. Lorsque je n'avais pas classe, j'allais faire les courses avec grand-mère ou je cueillais des fleurs dans notre petit jardinet pour faire des bouquets que grand-mère disposait au salon, dans le grand vase en cristal. À chaque printemps, grand-mère rafraîchissait les géraniums des balconnières qui ornaient toutes les fenêtres de la maison. Chez nous, rue de l'Espérance, c'était une vraie maison alsacienne toute fleurie.

J'étais heureuse en ce temps-là, même s'il me manquait quelqu'un… Un type que je ne connaissais pas, mais qui hantait mes nuits… Un type qui n'en valait sans doute pas la peine… Un lâche, en tout cas…

Quand grand-mère est morte, j'avais quinze ans. Je suis restée seule avec maman. La petite maison familiale était soudain devenue trop grande. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps pendant des jours entiers. J'ai même voulu mourir. En réalité, la fille blindée était vachement fragile…

J'étais assez grande désormais pour manier toute seule le grand vase en cristal, mais je n'avais plus envie de faire des bouquets et le jardin restait à l'abandon. Même les géraniums des balconnières dépérissaient. Je tournais contre ma mère ma hargne d'adolescente en souffrance.

— Maman ? Sur ce formulaire à la con, j'inscris quoi à la rubrique « nom du père » ? Je marque « père inconnu » ou « espèce de salaud » ?

Ça devait lui faire très mal. Elle venait m'entourer de ses bras, longuement, sans rien dire. Je savais qu'elle me comprenait. Nous soupirions à l'unisson. Et finalement, la mort dans l'âme, je laissais la rubrique vide et je cochais la case « parent isolé ».

À présent, à vingt-trois ans, j'étais considérée comme une adulte, mais les blessures de l'enfance étaient toujours bien présentes. Je concentrais toute mon énergie à réussir mes études universitaires, surtout pour que maman soit fière de moi. Ou peut-être était-ce avec le désir secret de cracher mes succès à la figure de mon salaud de père le jour où, enfin, peut-être, je le rencontrerais…

Toute l'histoire a vraiment commencé un jour d'avril. Cette année-là, l'hiver avait été très doux, presque inexistant. Il faisait un temps superbe sur Strasbourg. À la fac, nous avions eu une épreuve partielle interminable. J'en avais ras le bol des maths. Un examen par un beau temps pareil, c'est parfaitement inhumain. J'avais un besoin impérieux de changer d'air. Avec ma copine Caro, nous

avons remonté le quai des Bateliers en direction de la cathédrale. À hauteur du château des Rohan, les touristes montaient à l'assaut d'un bateau-mouche amarré à l'embarcadère. Il faisait bon. Nous sommes allées nous attabler sur la terrasse d'une winstub de la place du Corbeau, pour profiter du soleil de l'après-midi.

Je traduis « winstub » pour les Parisiens : « winstub », ça veut à peu près dire « bistrot ». Mais une winstub, ça exhale des relents inimitables de riesling, de bretzels et de bavardages en dialecte qu'on ne rencontre qu'en Alsace. Comme il faisait beau depuis pas mal de temps, les cafetiers avaient sorti sur le trottoir les tables rondes et les parasols. Sur le trottoir, de grands bacs remplis de fleurs donnaient un air printanier à ce petit coin de ville où la foule déambulait de la place d'Austerlitz à la cathédrale, aller et retour.

— Tu bois quoi ?

— La même chose que toi.

J'aimais bien Caro. On se connaissait depuis le lycée. Elle habitait une chambre d'étudiant du côté de la place des Orphelins, à deux pas de là. Pour aller chez elle, il fallait se faufiler sous un porche, franchir une cour intérieure sombre et prendre un vieil escalier branlant. Ce coin avait un parfum de Moyen Age, un petit air de cour des miracles qui me faisait frissonner chaque fois que j'y passais. Son logement était exigu et bas de plafond, mais la fenêtre de sa « chambre-cuisine » jouissait d'une vue superbe sur la flèche de la cathédrale.

Caro était blonde et sa peau était blanche : une vraie petite Alsacienne. Moi, avec mes cheveux et mes sourcils très noirs, mes yeux couleur « noisette grillée » et ma peau mate, je donnais plutôt l'impression de passer tout mon temps à me dorer au soleil. Nous formions un délicieux contraste. Par dérision, nos copains de la fac nous avaient baptisées « les jumelles ». La blonde et la brune. Caro et Chloé… Chloé et Caro… Elle avait perdu son père alors qu'elle était très jeune et c'est peut-être cette absence paternelle qui nous avait rapprochées. Elle, au moins, elle avait des photos de son père, et quelques souvenirs. Moi, de mon père, je n'avais rien…

À la terrasse de la winstub, nous avons siroté notre jus de pomme en regardant les passants et en échangeant de temps en temps des sourires complices. C'était un grand moment de bonheur tout simple. Un instant, je me souviens, on a entendu la sirène d'une ambulance au milieu du brouhaha de la ville. Si j'avais su…

Je suis rentrée rue de l'Espérance vers dix-huit heures trente. Maman n'était pas encore là. Maman… J'avais une impression bizarre. Je ne savais pas pourquoi. J'ai ouvert le réfrigérateur, j'ai sorti deux œufs, des patates et deux steaks et j'ai commencé à préparer le repas pour nous deux. Maman n'allait pas tarder. Du moins, c'est ce que j'ai pensé, peut-être pour me rassurer. Les pressentiments, ça fout la trouille…

On a sonné à la porte. Je me suis interrompue pour aller ouvrir. Il y a des moments où l'existence bascule, des instants qui durent à peine une seconde, mais qui semblent s'éterniser pendant un siècle et dont notre mémoire retient les moindres détails… Je vois encore la gueule attristée du bonhomme.

— Vous êtes la fille de madame Blindermann ? Madame Rose Blindermann ?

Il m'a asséné les nouvelles sans aucun ménagement. Elle avait eu un accident. Grave…

Rose Blindermann ! Rose… *Rosa, rosa, rosam, rosae, rosae, rosa, rosae, rosae, rosas, rosarum, rosis, rosis*… Rose, la rose, n'était même pas fanée… Le destin était un jardinier d'une incroyable cruauté. Le sécateur de la vie avait coupé la rose, irrémédiablement… Moi, je m'appelais Chloé. Une Chloé, ça n'existe pas. Mais une rose, c'est la plus belle des fleurs. Maman s'appelait Rose… Maman !

Quand j'ai repris connaissance, j'étais allongée par terre dans le vestibule, les yeux au plafond. Le gars était penché au-dessus de moi et m'appelait :

— Mademoiselle ? Mademoiselle ?

Au croisement de l'avenue de la Paix et de l'avenue des Vosges, la voiture de maman avait été percutée de plein fouet par une grosse limousine Mercedes volée, qui avait grillé le feu rouge à toute allure.

— Elle n'a pas souffert, vous savez… disait le bonhomme.

Comme si ça pouvait me consoler… Maman était partie. Désormais, j'étais seule.

Copie et reproduction interdites

Copie et reproduction interdites

Chloé la chialeuse

— Elle va bientôt arrêter de chialer ?

Le petit con avait parlé à voix basse à sa mère, mais je l'avais parfaitement entendu. Mathilde l'a réprimandé sèchement.

— Laisse-la ! Elle a beaucoup de chagrin… Nous avons tous du chagrin.

J'étais vautrée dans leur canapé et je pleurais tout mon soûl. Maman ! Maman ! Non, maman, pas toi ! Grand-mère est morte. Et toi, maintenant, tu me quittes aussi… C'est pas juste ! Maman, ne m'abandonne pas… Je n'ai plus personne… Personne !

Mathilde s'est approchée de moi, lentement. Elle avait les yeux rouges. Elle s'est assise à côté de moi, en silence, et elle a pris ma main dans la sienne. C'était bon de sentir qu'elle était là, mais ça ne suffisait pas. Je regardais dans le vague, à travers mes larmes. J'essayais de voir le sourire de maman. Mais maman n'était plus là. J'ai demandé en hoquetant :

— Jacques et toi, vous avez des photos de maman ?

Mathilde m'a murmuré doucement :

— Bien sûr. Des photos de la fac, des photos de ta naissance, de ton baptême… Il y a quatre ans, les photos de nos vacances ensemble, à l'île d'Oléron… Tu te souviens ?

Elle s'est levée pour chercher un gros album rangé dans le buffet du salon.

Mathilde, Jacques et maman s'étaient connus à l'université de Strasbourg. Jacques avait épousé Mathilde et, leur diplôme en poche, ils étaient partis à Paris. Maman avait trouvé du travail ici. À Paris, Jacques avait pris du galon. À Strasbourg, dans la boîte où

travaillait maman, quand le poste de directeur de la fabrication avait été sur le point de se libérer, elle l'avait aussitôt averti. « Si vous reveniez en Alsace, Mathilde et toi, ce serait tellement chouette », lui avait-elle dit. Elle avait même peut-être intrigué pour qu'il soit retenu. Jacques avait été engagé et Mathilde et lui étaient revenus à Strasbourg. Jacques était mon parrain et Mathilde ma marraine. Je les aimais beaucoup.

Ce matin-là, quand Jacques s'était rendu compte que maman était absente, il avait téléphoné à la maison. J'étais occupée à chialer dans mon coin, en me demandant quelle mort j'allais choisir pour rejoindre maman. Trop occupée pour répondre… Ce matin-là, j'étais censée bosser mes cours à la maison, et Jacques le savait. Pressentant qu'il se passait quelque chose de grave, il avait plaqué son boulot et était venu rue de l'Espérance. Il m'avait prise dans ses bras et j'avais pu pleurer tout mon soûl. Il m'avait emmenée en voiture jusqu'à l'Oberjaegerhof et nous avions marché longtemps dans les sentiers de la forêt du Neuhof, sans rien dire. Les grands arbres majestueux, le courant silencieux des eaux du Rhin Tortu, avaient quelque chose d'apaisant. Puis Jacques m'avait parlé des souvenirs qu'il avait de maman. Leur jeunesse à l'université, les cours, les travaux pratiques, les révisions, la panique des examens. Les promenades au parc de l'Orangerie, les baignades au lac Achard. Maman, Mathilde et Jacques, les inséparables… Quand il avait prononcé le mot « inséparables », je m'étais précipité sur lui et je l'avais bourré de coups de poing en hurlant :

— Les inséparables ! Les inséparables ! Va la chercher, maintenant, maman ! Va la chercher, si vous êtes si inséparables que ça !

Et j'avais pleuré, pleuré, pleuré…

Je ne parvenais pas à imaginer la vie sans maman. Nos balades dominicales le long du Mur Païen jusqu'au Sainte-Odile, nos éclats de rire, nos soirées passées à écouter de la musique. Fini, tout cela ? À tout jamais ? L'existence était une vaste escroquerie. Et Dieu était le pire des escrocs !

Mathilde et moi, nous avons feuilleté l'album. Mathilde, Jacques et maman bras dessus bras dessous devant la cathédrale. Mathilde et maman assises sur un banc, au bord de l'eau. Le mariage de Jacques et Mathilde. Moi bébé, dans les bras de maman. Étienne, leur fils aîné, sur un toboggan. La naissance du petit con. Les premiers pas du petit con. L'anniversaire du petit con. Les vacances du petit con. Parmi les photos les plus récentes, il n'y en avait que pour le petit con…

Jacques est entré dans le salon. Il nous a regardées, Mathilde et moi, et il a demandé :

— Vous avez faim, les filles ?

Mathilde a répondu « non ». Étienne est entré à son tour, suivi du petit con. Étienne devait avoir dix-huit ans et, depuis quelques temps, j'avais remarqué qu'il me regardait drôlement. Je l'aimais bien, Étienne, mais pas au point de tomber amoureuse de lui. Il était trop jeune. Il s'est accroupi devant moi et il m'a caressé la joue. J'ai été surprise par son geste. Il a murmuré d'un ton ferme :

— Chloé, faut que tu manges…

— Et nous, on a faim, a ajouté le petit con.

Jacques nous a préparé rapidement une petite salade mixte et nous nous sommes mis à table. Je n'avais pas faim, mais je me suis forcée à manger quelques bouchées, pour leur faire plaisir.

— Pour les formalités, je vais t'aider, a dit Jacques. Ne te fais pas de soucis.

J'ai sangloté :

— Merci.

Mathilde a dit :

— Tu peux t'installer dans la chambre d'amis. C'est ta chambre. Tu sais que tu es ici chez toi.

J'ai dressé la tête avec hargne :

— Non ! Je rentre chez moi, rue de l'Espérance !

L'espérance ! Ça n'existe pas, l'espérance ! Je me suis remise à chialer. Mathilde a posé sa main sur la mienne. J'ai soupiré, pour essayer de reprendre le dessus, et j'ai dit :

— De toute façon, la maison de la rue de l'Espérance, je serai obligée de la vendre pour payer les droits de succession… Connerie !

Me séparer de la maison de la rue de l'Espérance, c'était couper la dernière de mes racines. Ma grand-mère partie, Maman partie, il ne me restait que le nid où j'avais grandi pour me rappeler le passé…

— S'il le faut, on te prêtera de l'argent, a dit Jacques.

— Et je vous rembourserai comment ? En continuant mes études ?

— Chloé, écoute. Mathilde et moi, nous subviendrons à tout jusqu'à ce que tu aies terminé tes études et jusqu'à ce que tu puisses voler de tes propres ailes. Nous ne t'abandonnerons jamais. Nous devons ça à ta maman, que nous aimions. Et toi aussi, nous t'aimons… Comme si tu étais notre fille… Tu es notre fille désormais.

Mathilde a pris la parole à son tour. Elle était ma marraine et Jacques mon parrain. Puisque maman n'était plus là, c'était de toute façon leur devoir de se substituer à elle… Pour tout. Pour m'aider, me nourrir, me loger… Pour me conseiller… Pour m'apporter leur amour… Et patati, et patata…

Je lui ai jeté un regard chargé de haine.

— Toi, ma marraine, tu remplaces maman ! Mais Jacques, il remplace qui ?

Ma révolte était immense.

Le petit con a murmuré :

— Merci pour la soupe à la grimace…

Étienne lui a fichu une taloche retentissante.

Enterrement

Jacques s'est occupé de tout. Les formalités, l'organisation des obsèques… Moi, avec ma souffrance, je n'aurais rien pu faire.

— Chloé, tu veux venir avec moi voir ta maman ?

— Quoi ? Voir Maman ? Elle est partie, Maman ! … Elle est partie, oui ou non ?

Sans Mathilde et Jacques, je ne sais pas ce qui se serait passé. Elle était partie, Maman. Je ne la reverrais plus. C'était le vide. Le vide devant mes yeux, le vide dans ma tête… Et mon cœur débordait de larmes. Maman ! Maman !

— Mathilde et moi, nous avons choisi un beau cercueil, tu sais…

— Quoi ? Quel cercueil ? Pour qui ?

— Pour ta maman, Chloé chérie… Elle reposera dans le caveau de ta grand-mère, au cimetière d'Illkirch… Pas loin de chez toi… Tu pourras aller les voir…

Un beau cercueil ! Pour l'éternité… Qu'est-ce que j'en avais à foutre, à ce moment-là ! Un cercueil… Dans deux mille ans, les archéologues se pencheraient peut-être sur cette tombe, découverte par hasard. J'imaginais les titres des journaux : « Howard Carter, le scientifique bien connu, vient de découvrir un magnifique sarcophage, qui semble être celui de la mère de Chloé Blindermann, la plus grande chialeuse de tous les temps ! » Un beau cercueil… Pour Maman ! Ma Maman…

Pour la messe d'enterrement, ils m'ont traînée à l'église. Je suis restée tout le temps à sangloter dans les bras de Caro, entre Jacques et Mathilde. La maman de Caro était venue, elle aussi. Et il y avait

toute sorte de gens que je ne connaissais pas. Les collègues de Maman, sans doute. Il y avait aussi les voisins de la rue de l'Espérance.

Sous la voûte de l'église d'Illkirch, froide et triste à mourir, j'étais inconsolable. Pourquoi se réunir dans un lieu aussi déprimant ? Dans ma tête, j'ai appelé Dieu… Mon Dieu, qu'est-ce que tu as fait ? Pourquoi Maman ? Pourquoi m'as-tu fait ça ? Qu'est-ce que je t'ai fait pour mériter ça ? Jésus, toi qui as ressuscité ton pote Lazare, fais quelque chose ! Ne reste pas là, les bras ballants, à me regarder chialer ! Fais ça pour moi, Jésus, s'il te plaît ! Rends-moi ma Maman…

Mais, là-haut, dans le ciel, le Père, le Fils et le Saint-Esprit m'ont laissée avec ma peine. Le ciel, s'il y en avait un, était désespérément vide. Vide de sens et vide d'amour.

Alors, j'ai appelé les autres, Allah, Mahomet, Bouddha, Zeus et Jupiter. Allah, si tu me rends Maman, je quitte les autres pour m'inscrire dans ta paroisse ! … Mais l'Olympe était aussi vide que la maison de la rue de l'Espérance.

Et ce cercueil qui trônait dans l'allée centrale de l'église, ça rimait à quoi ? Maman ne pouvait pas être là, dans cette horrible boîte de bois verni. Elle n'était pas là. Maman était dans ma tête. Elle vivait dans mon souvenir, pour toujours. Maman et ses éclats de rire. Maman et ses petits gestes tendres. Elle m'avait appris que, dans la vie, il faut se battre. Elle m'avait prodigué ses conseils et ses encouragements. Elle m'avait appris à cuisiner les petits plats alsaciens, la choucroute, le *baeckeofe*, la tarte aux quetsches et surtout les *Butterbredle*, qu'on préparait avec de grands éclats de rire gourmands, dans la période de Noël… Elle m'avait aussi appris à me méfier des garçons.

— Avec les garçons, il faut ruser… Il faut que tu sois plus maligne qu'eux…

Et elle ajoutait en riant :

— Ce n'est pas très difficile !

Au cimetière, ils étaient tous à me regarder pleurer, avec leur costume noir et leur gueule de circonstance. On aurait dit un troupeau de pingouins. Et le ciel était gris, à l'unisson de mon désespoir. C'était trop lourd à supporter. Comme une idiote, je suis tombée à genoux au bord du trou. Caro s'est agenouillée à côté de moi et m'a prise dans ses bras, en murmurant mon prénom avec une infinie tendresse.

— Chloé… Chloé…

Le curé a commencé à dire je ne sais quoi. J'ai grondé d'une voix enrouée par le chagrin :

— Ferme ta gueule… Ferme ta gueule…

Je n'en pouvais plus. C'était trop dur. Je voulais mourir.

Copie et reproduction interdites

Copie et reproduction interdites

Caro

Je n'ai pas pu rester rue de l'Espérance. La maison était si grande et si triste ! Je me suis réfugiée chez Caro. Je ne trouvais un brin d'apaisement que dans les bras de Caro…

Elle a essayé de me ramener à la réalité.

— Samedi, va falloir commencer à réviser le partiel de chimie organique, ma Chloé…

— Tu m'emmerdes ! Les études, je m'en fous ! J'arrête tout.

— Certainement pas. Nous réussirons notre année. Toutes les deux. Ensemble. Toi et moi. Après, on verra…

Elle avait dit ça d'un ton ferme. Je me suis remise à chialer. Elle m'a entourée.

— Pleure, mon cœur… Pleure tant que tu as des larmes…

J'ai appelé maman, encore et encore. Caro m'a serrée contre elle, avec toute la tendresse du monde.

— Pleure, mon ange…

Au bout d'un moment, je me suis révoltée. J'ai grondé :

— Maman est morte. Bon. Et après ? Tout va bien. Tout va très bien. Je n'ai plus qu'à me tourner vers mon père. Mon papa chéri saura me consoler.

— Chloé…

— J'ai mon parrain, qui paiera toutes mes dépenses. J'ai ma marraine, qui me consolera. J'ai leur fils aîné, qui ne tardera pas à me proposer de coucher avec lui…

— Arrête de délirer…

— Et surtout j'ai mon père ! Ce brave garçon qui s'est barré dès qu'il a appris que ma mère était enceinte ! Il avait d'autres ambitions que de s'occuper d'un mouflet, mon papa ! Il voulait être président de la république, mon papa ! Il voulait être évêque ou même pape, mon papa ! Mais il ne voulait pas être le père de la petite Chloé, ce salaud !

Caro m'a bercée dans ses bras, jusqu'à ce que j'arrête mon discours. J'ai pleuré et pleuré encore. Il était plus de minuit.

— Si on se faisait un petit chocolat chaud ? a soudain proposé Caro.

J'ai acquiescé en reniflant. Par-delà les croisillons de la fenêtre, on voyait la flèche de la cathédrale, illuminée dans la nuit par les projecteurs. Ça servait à quoi, toutes ces lumières ? Ça servait à quoi, dans un monde plus noir que la nuit ? Tandis qu'elle faisait chauffer le lait, j'ai demandé :

— Tu sais qui c'est, mon père ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Je ne sais pas. Quelqu'un en aurait parlé devant toi…

— Qui ?

— Mon parrain, lui, il le sait. Un jour que je lui posais la question, il m'a dit : c'est à ta maman de te parler de ça… Maman…

Caro est revenue avec deux tasses fumantes.

— Tiens. Bois ça, a-t-elle dit.

Près de Caro, je me sentais mieux. J'ai sorti un mouchoir pour sécher mes joues.

Un amour de copain

Encouragée par Caro, j'avais recommencé à suivre les cours à l'université. Je traînais ma gueule de veuve éplorée sur le campus et dans l'amphi. Un matin, un copain s'est approché de moi.

— Chloé ?

Je lui ai répondu d'un ton agressif :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Chloé, j'ai appris pour ta maman…

J'ai détourné la tête. Je m'attendais à une phrase toute faite du genre « je te présente toutes mes condoléances ». Il m'a dit :

— Le destin nous donne parfois de ces coups de trique… Ça frappe à un endroit précis, mais c'est tellement douloureux qu'on a mal partout…

C'était un discours qui ressemblait tellement à ce que je ressentais que je lui ai souri. Et j'ai dit quelque chose comme :

— Merci, Jean-Bertrand. Tu es gentil.

— Si tu as besoin de quelque chose… Besoin d'aller quelque part : j'ai une voiture… Besoin d'amitié : je suis là…

Le samedi suivant, Caro devait rentrer chez sa mère, en Alsace Bossue, comme elle le faisait une ou deux fois par mois. Elle a remarqué :

— Tu sais, c'est pas obligé. Si tu veux que je reste avec toi, maman comprendra.

— Non, non. Rentre chez toi. Il faut que je me réhabitue à être seule, tu sais… Et puis je passe le dimanche chez mon parrain. Ne t'en fais pas. Rentre chez toi. Tout ira bien.

— Tu es sûre ?

Le samedi soir, je suis sortie avec Jean-Bertrand. Au restaurant, nous avons parlé de tout et de rien, des révisions et des examens, du tram qui s'arrêtait au Lixenbuhl, ce qui m'obligeait à faire de la marche à pied, lorsque je rentrais tard.

— Tu habites rue de l'Espérance ? C'est un joli nom… C'est un signe du destin, non ?

— Tu trouves, toi ?

— Bien sûr. Après les épreuves, le bonheur va venir. Tu verras.

— Tu crois ?

Je lui ai fait part de toute mon amertume.

— Habiter rue de l'Espérance, c'est une escroquerie. Il n'y a pas d'espoir, en ce bas monde. Le bonheur n'existe pas. Il est à peine là que le malheur vous tombe dessus. L'espérance, c'est un mensonge pour vous aider à supporter les pires catastrophes. Je ne crois plus en l'espérance… Ma rue, c'est la rue du désespoir…

Quelle idée d'habiter rue de l'Espérance ? J'aurais bien mieux fait d'habiter rue des Aveugles, Blindegässel, dans le centre-ville de Strasbourg. Une adresse pareille, ça ne s'invente pas : Chloé Blindermann, Blindegässel, *Straßburg*... Vous ne connaissez pas la Blindegässel ? C'est une petite ruelle qui part de la Grande rue, à deux pas de la maison natale d'Émile Waldteufel, le « diable de la forêt », le Johann Strauss alsacien, l'auteur de la célébrissime valse des patineurs. Blindegässel…

Jean-Bertrand m'a raccompagnée en voiture chez moi. Ça m'a fait drôle de faire l'amour dans ma chambre. Comme si c'était un sacrilège. Comme si maman et grand-mère me faisaient les gros yeux. Comme si j'étais prise en faute…

Je me suis réveillée avant l'aube. Et j'ai tout de suite pensé au risque que j'avais pris. Au milieu de toutes ces émotions, au milieu de mon désespoir, j'espérais bien que mes ovaires étaient restés de marbre. En principe, ce n'était pas la période critique. Mais Sait-on jamais ? Quant au sida… Bah, au point où j'en étais, on verrait bien…

Jean-Bertrand dormait d'un sommeil paisible. Les hommes ont quand même de la chance : deux ou trois galipettes et c'est fini. En cas de malheur, ils ont le choix : ils peuvent assumer ou se barrer vite fait. Pour les filles, ce n'est pas pareil… Chez les escargots au moins, il y a égalité des sexes : je t'injecte ma semence et, en échange, tu m'injectes la tienne. Un partout ! Égalité ! L'égalité des sexes, ça commence par là. Le reste, c'est du pipeau… Heureux escargots…

Je me suis levée sans faire de bruit. Je suis allée dans la chambre de maman et je me suis assise sur son lit. Je sais, maman, je n'aurais pas dû… Il en a un peu profité : sur mon front, il y a « fille vulnérable » écrit en grosses lettres. Bon, c'est pas un mauvais bougre, tu sais, maman. Mais on est allé un peu vite en besogne. On verra ce que ça donne par la suite… Rien, sans doute… Maman, donne-moi la force…

Je suis allée à la salle de bain et je me suis regardée dans le miroir. Ma pauvre Chloé, tu fais une drôle de gueule, avec tes cheveux en bataille et ta peau éternellement bronzée… C'est qui, mon père ? Un marocain ?

J'ai enfilé rapidement un survêtement et je suis sortie dans la rue. Les premières lueurs de l'aube commençaient à blanchir le ciel. Je suis partie en direction du Cours de l'Illiade. Pas l'Iliade chère à Homère. Mon Illiade à moi s'écrit avec deux « L », à cause de la rivière. L'Ill, Illkirch, l'Illiade… « Tranqu'Ill… Face'Ill » disait la publicité du centre commercial. Tu parles ! On aurait mieux fait de dire : « Ill-lusion » … Une illusion, des illusions, des désillusions…

Il n’y avait pas un chat dans les rues. L’esplanade, avec ses deux rangées d’arbres maigrichons fraîchement plantés, était déserte de bout en bout. J’ai longé les vieux bâtiments industriels rénovés et je suis allée jusqu’au bord de l’Ill. J’ai regardé l’eau qui s’écoulait devant moi, puissante et discrète. J’avais l’esprit vide. Au bout d’un moment, j’ai senti le froid et je suis rentrée.

J’ai pris une douche bien chaude. Jean-Bertrand et moi, on s’est retrouvés à la cuisine. On a déjeuné. Il a dit :

— Chloé, je t’aime.

J’ai eu un sourire triste. Après un grand moment de silence, j’ai répondu :

— Pardonne-moi. J’ai la tête ailleurs…

Je pensais à mon père.